



LAURE HILLERIN

PROUST POUR RIRE

Bréviaire jubilatoire de
À la recherche du temps perdu



Champs



LAURE HILLERIN

Proust pour rire

Contrairement à une idée reçue, *À la recherche du temps perdu* n'est pas un monument de culture mortifère et d'ennui, réservé aux seuls intellectuels et autres spécialistes. Bien au contraire !

C'est un roman extraordinairement vivant, et l'un des livres les plus drôles et les plus anticonformistes de la littérature française.

En témoigne cette savoureuse anthologie, qui donne à saisir l'humour proustien dans ses accents les plus fins. Chacun trouvera parmi ces joyaux d'humour une belle occasion de se divertir.

Journaliste, historienne et passionnée de littérature, **Laure Hillerin** est l'auteure de *La Comtesse Greffulhe* (couronné de plusieurs prix, dont le prix Céleste Albaret en 2015), et de la biographie *À la recherche de Céleste Albaret*, récompensée par le prix de la biographie Geneviève Moll en 2021.

«C'est un fait, on se marre en lisant Proust. On rit, on sourit, on s'esclaffe ! Il suffit de croquer les extraits proposés pour s'en convaincre.»

L'Écho républicain

En couverture: Flamidon d'après des images:
© Kosiakova Ekaterina/Shutterstock; © Ekaterina Mikheeva/Shutterstock; © Thinkstock Images/Getty Images; © Graphic Goods/Creative Market

Flammarion

PROUST
POUR
RIRE

DU MÊME AUTEUR

À la recherche de Céleste Albaret, Flammarion, 2021

La Comtesse Greffulhe. L'ombre des Guermantes,
Flammarion, 2014

La Duchesse de Berry. L'oiseau rebelle des Bourbons,
Flammarion, 2010

Pour le plaisir et pour le pire, Flammarion, 2019

Laure Hillerin

PROUST
POUR
RIRE

BRÉVIAIRE JUBILATOIRE DE

À la recherche
du temps perdu

Champs **essais**

L'auteur renvoie aux pages de la *Recherche* dans l'édition en quatre volumes dirigée par Jean-Yves Tadié, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard (1987-1989). La présentation des dialogues, les options ortho- et typographiques, notamment, en ont été respectées.
Les dessins sont signés d'Emmanuel Pierre

© Flammarion, 2016 ; 2022 pour cette édition
ISBN : 978-2-0802-8344-3

*Pour ma petite fille Oriane
et pour tous les futurs lecteurs
de la Recherche*

« Rappelle-moi donc le vers que tu
m'as appris et qui me soulage
tant dans ces moments-là.
Ah ! oui : “Seigneur, que de vertus
vous nous faites haïr !”
Ah ! comme c'est bien ! »

Du côté de chez Swann



AVANT-PROPOS

À force d'être décortiquée par de savants proustologues caparaçonnés de diplômes universitaires, *À la recherche du temps perdu* a fini par apparaître à beaucoup comme un monument de culture mortifiante et d'ennui obligatoire, qu'il faut attaquer au piolet par la face Nord et gravir pas à pas dans la douleur, comme un chemin de croix, pour accéder enfin à l'ivresse des sommets et à la rédemption littéraire.

En discutant avec les lecteurs de ma biographie *La Comtesse Greffulbe, l'ombre des Guermantes*¹, j'ai découvert qu'ils se classaient en deux catégories : les proustiens convaincus et confirmés, et les autres, qui tous me disaient : « Votre livre m'a donné envie de relire la *Recherche*. » Ils auraient pu faire l'économie du préfixe « re », employé par honte d'avouer qu'ils ne l'avaient jamais lue, ou que leurs lectures s'étaient limitées aux quelques pages obligatoires infligées aux lycéens, trop jeunes pour entreprendre une telle plongée en eaux profondes, et qui les avaient « vaccinés » à tout jamais contre la tentation d'ouvrir ne serait-ce que le premier volume.

Aussi, lorsque je leur affirmais que la *Recherche* était un livre très drôle, voyais-je invariablement se peindre sur leur visage une totale incrédulité.

1. Flammarion, 2014.

C'est à ces lecteurs intimidés, figés sur le seuil comme l'agnostique hésitant à franchir le porche d'une cathédrale, que je dédie ce livre. Au risque d'encourir les foudres des « proustologues radicaux » et autres thuriféraires sans concession, je proclame que l'on peut – que l'on doit – oser aborder la *Recherche* avec désinvolture, par simple curiosité, et dans le désordre si bon vous semble. Que l'on peut lire Proust dans une édition de poche bon marché, en corner les pages, l'emporter dans son bain, dans son lit, sur la plage ou à la table du petit déjeuner, et le dévorer en mordant dans une tartine de confiture qui risque de couler à tout moment sur la page ouverte. Je rêve de partager la jubilation toujours renouvelée que j'éprouve à cette lecture. Je veux que les lecteurs découvrent ce que leurs professeurs ne leur ont jamais révélé, le secret jalousement gardé par les cerbères de la chapelle proustienne : Marcel Proust est un grand auteur comique.

On m'accusera sans doute d'avoir commis un crime de lèse-Proust en me permettant, moi humble mortelle, de découper en morceaux les Saintes Écritures. J'assume pleinement cette transgression, sans en éprouver la moindre culpabilité : la *Recherche* est un vaste tableau incrusté de miniatures, une cathédrale dont le bâtisseur a travaillé avec passion le moindre chapiteau ornemental, lequel est, pour ainsi dire, doué d'une vie propre. Donner au visiteur un instrument d'optique pour l'aider à discerner les détails peut être un moyen efficace pour l'amener plus tard à se passionner pour le tableau d'ensemble. J'ose penser que l'auteur approuverait : lui-même prenait un soin extrême à composer les montages de textes qu'il donnait à publier aux revues pour assurer la promotion de son livre.

Cet ouvrage n'a pas l'ambition d'être exhaustif – les passages drôles de la *Recherche* sont trop nombreux pour que l'on puisse tous les citer. Mais on y trouvera un échantillon

représentatif de la vaste palette de l'humour proustien, du portrait-charge au sourire tendre et amusé.

Certains personnages clés en sont totalement absents ou simplement évoqués – Albertine, Odette, Swann –, ou illustrés de façon rapide – Saint-Loup, Charlus –, car ils sont rarement traités dans le registre de l'humour, ou du moins de façon plus diffuse et difficile à isoler en extraits significatifs.

Mes choix, enfin, sont totalement subjectifs : j'y ai recensé les textes qui me font rire et sourire, en espérant que ce rire sera partagé, me référant au principe énoncé par Marcel Proust : « Quand on travaille pour plaire aux autres on peut ne pas réussir, mais les choses qu'on a faites pour se contenter soi-même ont toujours chance d'intéresser quelqu'un¹. » Et, parmi ces textes, j'ai dû me résoudre à nombre d'évictions, encouragée en cela par l'auteur lui-même : « Comme un livre, comme une maison, la qualité d'un "salon", pensait avec raison Mme de Guermantes, a pour pierre angulaire le sacrifice. »

Le classement thématique que j'ai adopté doit permettre au lecteur de butiner à sa guise, tout en lui donnant un minimum de repères sur le contexte du roman. Mon seul objectif est de lui ouvrir des portes, de lui faire goûter les multiples saveurs de cet humour et peut-être, un jour, de lui permettre de basculer à son tour, d'être touché par la grâce proustienne, de s'immerger dans cette œuvre unique et multiforme, et de rejoindre, pour son plus grand bonheur, la grande famille des « proustophiles », qui ne connaît pas de frontière.

Deux ou trois choses que je sais d'elle (la *Recherche*)

La *Recherche* est un livre unique en son genre, un phénomène littéraire sans équivalent. Comment expliquer que cet

1. Préface à la traduction de *La Bible d'Amiens* de John Ruskin.

ouvrage long, touffu, et d'un abord *a priori* difficile ait conquis, dès sa publication, une foule de fidèles dans le monde entier ? Comment se fait-il que ce roman, en apparence si « daté », « classé » par la société qu'il décrit, parle toujours avec autant de force aux lecteurs du XXI^e siècle ? Tout simplement parce que, de l'aveu même de l'auteur, il leur offre « le moyen de lire en eux-mêmes » : « En réalité, chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que sans ce livre il n'eût peut-être pas vu en soi-même. » C'est ce qui explique qu'il y ait quasiment autant de visions et d'appréciations du roman que de lecteurs. Dans l'auberge espagnole de la *Recherche*, chacun éclaircit sa propre vie, se nourrit de ce qu'il a apporté.

Quand Proust nous parle de nous-mêmes, il ne parle pas à notre mental, mais à notre être profond. Contrairement à une idée reçue, la *Recherche* n'est pas une œuvre intellectuelle. L'auteur, bien au contraire, fustige « la grossière tentation pour l'écrivain d'écrire des œuvres intellectuelles. Grande indélicatesse. Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix ». La *Recherche* n'est pas faite d'idées, mais d'émotions et de sensations approfondies avec persévérance. « La réalité à exprimer résidait, je le comprenais maintenant, non dans l'apparence du sujet, mais à une profondeur où cette apparence importait peu », découvre le Narrateur à la fin du roman.

C'est en creusant avec ténacité sa perception d'un instant fugitif que l'auteur boucle la boucle du Temps. C'est en s'attardant sur le moment présent qu'il débouche sur l'éternité ; en se focalisant sur le détail, sur l'individualité, qu'il devient universel, qu'il nous ouvre « ce chemin de communication privé, mais qui donne sur la grande route où passe ce que nous ne connaissons que du jour où nous en avons

souffert, la vie des autres ». « Les niais s'imaginent que les grosses dimensions des phénomènes sociaux sont une excellente occasion de pénétrer plus avant dans l'âme humaine ; ils devraient au contraire comprendre que c'est en descendant en profondeur dans une individualité qu'ils auraient chance de comprendre ces phénomènes. » En nous ouvrant cette voie inédite de spiritualité, Proust nous rend plus conscients et plus forts. C'est ce qui explique pourquoi ceux qui ont eu la chance de tomber dans la « potion magique » proustienne s'en déclarent marqués pour la vie. *À la recherche du temps perdu*, ou le pouvoir du moment présent...

Nous voilà bien loin du rire, pensez-vous ? Eh bien non. L'humour omniprésent dans la *Recherche* est à mon sens l'un des composants majeurs de la potion magique, l'une des armes secrètes utilisées par l'auteur. Car l'humour rapproche. Il ne divise pas, il réunit. Le rire est une complicité, une communion. Il se partage comme un coup de foudre, sans qu'une analyse rationnelle soit nécessaire, par le miracle inexplicable des « atomes crochus ».

C'est pourquoi la plupart des livres et articles traitant du comique proustien me sont tombés des mains – quand ils ne m'ont pas fait... rire aux larmes. *Mea culpa*. Je ne suis pas capable de lire un ouvrage sérieux sur l'humour, surtout lorsqu'il est truffé de mots peu engageants comme « aposiopèse », « trope », « catoptrique », « antanaclase », « palingénésie », et j'en passe. Le rire ne s'explique pas. La toute-puissance salvatrice de l'humour¹ se vit comme une expérience personnelle.

C'est cette expérience que j'aimerais faire partager au lecteur à travers ce florilège. Le vers cité en exergue de ce livre,

1. Cette expression est employée par Michel Autran dans *L'Humour de Jules Renard*, Paris, Klincksieck, 1978, p. 176. Citée par Farzaneh Karimian dans son article *L'Humour proustien*, Plume, n°1, p. 86-100.

je me le répète très souvent et, comme au grand-père du Narrateur, il me fait du bien. L'humour m'a permis de traverser sans m'effondrer les circonstances les plus cruelles de ma vie ; il m'aide chaque jour à conserver mon équanimité, à lutter contre le pessimisme et la peur devant la violence de l'actualité et des rapports humains. Comment vivre sans humour ? Il arrondit les angles, met de l'huile dans les rouages, abolit les barrières entre les gens, désamorce les conflits, fait sauter les verrous de nos prisons intérieures. Rire est une question de survie. Rire de tout, et avant tout rire de soi-même, c'est encore la meilleure façon de ne pas se laisser gouverner par son ego, de vivre pleinement au présent sans se laisser envahir par le regret du passé et l'angoisse du futur. Le contraire de la peur, c'est l'amour. Et l'humour est une forme d'amour.

Car l'humour proustien, contrairement à une idée très répandue, n'est jamais méchant. Proust ne condamne pas, ne juge pas : il sourit. Génial horloger, il démonte les mécanismes de l'âme humaine dans leurs moindres subtilités. Il pointe, dévoile, décrypte, sans posture morale, sans acrimonie, sans malveillance, et j'irai jusqu'à dire avec bonté. La satire sociale dans la *Recherche* ne cherche pas à servir une doctrine, à faire le procès d'une société. Son humour, l'auteur l'applique à tous ses personnages, presque sans exception, depuis les domestiques jusqu'aux altesses royales – sans oublier le Narrateur, où il a mis tant de lui-même. S'il ne nous fait jamais la morale, c'est qu'il ne se place pas en position de supériorité. Il n'a pas de combat à mener, pas de théorie à démontrer. Il est clairvoyant, pas justicier. Il donne à voir.

« Je tenais de ma grand-mère d'être dénué d'amour-propre à un degré qui ferait aisément manquer de dignité. [...] De plus, le sentiment de la justice, jusqu'à une complète absence de sens moral, m'était inconnu. J'étais au fond

Avant-propos

de mon cœur tout acquis à celui qui était le plus faible et qui était malheureux. » À l'évidence, c'est l'auteur qui s'exprime ici par la bouche du Narrateur, tout comme lorsqu'il lui fait dire : « [Je] me plaisais à la diversité des hommes sans rien attendre d'eux ou leur en vouloir [...] ; mon indulgence ne venait pas d'un manque de clairvoyance, mais de ce qu'il appela bonté. » Ou encore : « [...] le vulgaire croit l'écrivain méchant, et il le croit à tort, car dans un ridicule l'artiste voit une belle généralité, il ne l'impute pas plus à grief à la personne observée que le chirurgien ne la mésestimerait d'être affectée d'un trouble assez fréquent de la circulation ; aussi se moque-t-il moins que personne des ridicules. [...] D'ailleurs, j'avais une pitié infinie même d'êtres moins chers, même d'indifférents, et de tant de destinées dont ma pensée en essayant de les comprendre avait, en somme, utilisé la souffrance, ou même seulement les ridicules. »

Le charme caché – au sens de « sortilège » – de la *Recherche*, le philtre magique qui agit mystérieusement sur le lecteur et l'envoûte malgré lui réside à mon sens dans « la grande et affectueuse pitié » que l'auteur éprouve pour ses personnages et pour les hommes en général, et qu'il nous fait partager, souvent en nous faisant rire. La *Recherche* est avant tout une leçon d'humanité, et Proust, comme Shakespeare, « un grand distributeur de vie ¹ ».

1. L'expression « grand distributeur de vie » est d'Edith Wharton, in *Les Règles de la fiction, suivi de Marcel Proust*, traduit de l'anglais et présenté par Jean Pavans, Viviane Hamy, 2006, p. 131.

QUELQUES POINTS DE REPÈRE

Parce qu'il est organisé par thèmes, ce florilège nous fait naviguer entre les différents volumes sans respecter d'ordre chronologique. Il m'est donc apparu nécessaire d'offrir au lecteur novice quelques points de repère.

Très schématiquement, *À la recherche du temps perdu* retrace le parcours initiatique d'un jeune homme, de l'enfance à la maturité. Ce héros, qu'il est convenu d'appeler « le Narrateur », ne doit pas être confondu avec l'auteur, bien qu'il se prénomme comme lui Marcel, s'exprime à la première personne, et même s'il est avéré que « Proust a tout réutilisé de sa vie et de sa pensée ¹ ». La *Recherche* n'est pas une autofiction.

D'une sensibilité malade, exagérément couvé par sa mère et sa grand-mère, le Narrateur passe son temps à tomber amoureux : de Gilberte Swann, lorsqu'il est enfant et adolescent, puis de la duchesse de Guermantes, qui résume pour lui toutes les séductions du grand monde où il aspire à être admis, et enfin d'Albertine, une jeune fille rencontrée à Balbec.

1. Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, Gallimard, 1996, p. 8. La seule exception à cette narration à la première personne est *Un amour de Swann* (deuxième partie de *Du côté de chez Swann*), dans lequel l'auteur nous conte à la troisième personne la passion de Charles Swann pour Odette de Crécy.

Son horizon est borné, au début du roman, à la fréquentation de sa famille, de la petite société de Combray où il passe ses vacances, des domestiques, de quelques amis de collège ou de jeu aux Champs-Élysées et de quelques connaissances de son père. Il s'élargit peu à peu, tout d'abord au salon de Mme Swann, puis à l'univers nouveau d'une station balnéaire, Balbec. Lors de son premier séjour à Balbec, il fait la connaissance de la marquise de Villeparisis, tante de la duchesse de Guermantes, et se lie d'amitié avec son neveu, Robert de Saint-Loup.

À son retour à Paris, les portes de la « Cité interdite » s'ouvrent : il est enfin reçu chez les Guermantes – qui sont ses voisins à Paris depuis que sa famille a déménagé dans un appartement dépendant de leur hôtel particulier. Peu à peu, le charme se dissipe, ses yeux s'ouvrent. Le « côté de Guermantes » – qui était, avec le « côté de chez Swann », l'une des deux promenades habituelles de sa famille à Combray et lui apparaissait alors de loin comme un Olympe inaccessible – est devenu bien réel. Les admirations naïves et passionnées font place à un regard « radioscopique », qui débusque avec bonheur – non sans exercer au passage son autodérision – les petites et les ridicules sous les masques éblouissants de ceux qui l'ont tant fait rêver dans sa jeunesse. Le parcours du Narrateur est jalonné de personnages dont Proust trace au passage des portraits criants de vérité, avec un humour aussi subtil que décapant.

Albertine occupe une place centrale dans les cinquième et sixième tomes du roman : le Narrateur la séquestre quasiment chez lui pour calmer sa jalousie malade, avant de la perdre pour toujours.

Il se sent fait pour écrire, mais repousse toujours le moment de se mettre au travail, car il n'a pas trouvé la clé de son inspiration. Cette clé, « la notion du temps incorporé », qu'il avait pressentie lors du célèbre épisode de la madeleine trempée dans une tasse de thé, il la découvre tout

Quelques points de repère

à la fin du dernier tome : dans un Paris transformé par la Première Guerre mondiale, lors d'une matinée chez la princesse de Guermantes où il retrouve tous les mondains métamorphosés sous les masques du Temps. Le roman s'achève donc... au moment où l'écrivain va se mettre à l'œuvre.

Proust a écrit *À la recherche du temps perdu* à partir de 1908 – en travaillant simultanément sur le premier et le dernier tome – et jusqu'à sa mort en novembre 1922, survenue sans qu'il ait eu le temps de corriger les épreuves des trois derniers tomes.

L'œuvre été publié en sept tomes, entre 1913 et 1927 – les trois derniers en édition posthume.

Du côté de chez Swann

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

Le Côté de Guermantes (en deux volumes)

Sodome et Gomorrhe (en deux volumes)

La Prisonnière

Albertine disparue

Le Temps retrouvé

Proust pour rire, mode d'emploi

Pour aider le lecteur à retrouver facilement les textes cités, les références sont données à la fin de cet ouvrage dans la dernière édition de la Pléiade publiée sous la direction de Jean-Yves Tadié.

Prenez la liberté de butiner au gré de vos envies : vous n'êtes pas obligés de commencer par le premier chapitre.

Un seul mot d'ordre : « Amusez-vous ! »

Une phrase vous rebute par sa longueur ? Rien de plus normal. Ne vous découragez pas, ne vous crispez pas sur votre appréhension. Revenez-y sans porter de jugement négatif ni sur vous – « Je suis nul, je n'y arriverai jamais... »

– ni sur l’auteur – « Son style est illisible... ». Laissez-vous porter par les mots : plus l’eau est profonde, mieux le nageur flotte.

Essayez, réessayez, et vous y arriverez, tout à coup, comme par miracle : une porte s’ouvrira, qui vous livrera passage. C’est simplement un « truc » à prendre, une soumission au mouvement, comme d’épouser le rythme du trot enlevé ou du galop quand vous montez à cheval. Un jour viendra où vous vous vautrez avec bonheur dans les huit cent quarante-cinq mots (plus de deux pages...) de la phrase la plus longue de la *Recherche*, « Sans honneur que précaire... ».

Vous ne regretterez pas cet effort, car vous allez pénétrer dans une inoubliable galerie de portraits.

Vous verrez l’inénarrable Mme Verdurin sangloter d’amabilité et déguster son croissant, Françoise s’activer à ses fourneaux comme Michel-Ange dans son atelier, Charlus s’extasier sur la Mèche de Morel.

Vous ferez la connaissance de la belle, futile et cruelle Oriane de Guermantes, avec sa langue bien pendue et son cœur sec, de la maladive tante Léonie, tapie dans l’ombre de sa chambre de province comme une araignée au centre de sa toile, de la vieille marquise de Cambremer, revêtue de tous les ornements de son sacerdoce mondain – et de tant d’autres...

Je vous envie...

I

LES GUERMANTES, VIRTUOSES DE LA MONDANITÉ



À tout seigneur, tout honneur... J'ai choisi d'ouvrir ce florilège par un chapitre consacré aux Guermantes – le duc et la duchesse, Basin et Oriane, clé de voûte de l'œuvre.

Ils sont le couple originel, l'Adam et l'Ève de la Recherche, tenant enclos dans leur nom blond et doré l'édifice immense du roman. Indissociable, cimenté par la complicité mondaine et l'hostilité conjugale, leur couple figure un Janus bifrons, divinité ouvrant les portes du Temps, dont les deux têtes incarnent, en l'occurrence, deux formes complémentaires de l'égoïsme, de la suffisance et de la futilité.

Les Guermantes, entourés d'une nombreuse parentèle – parmi laquelle le prince et la princesse de Guermantes leurs cousins, le baron de Charlus frère du duc, la comtesse de Marsantes, leur sœur et son fils Robert de Saint-Loup, la marquise de Villeparisis, tante d'Oriane –, règnent sans partage sur la société mondaine et aristocratique du faubourg Saint-Germain. Châtelains près de Combray, où le Narrateur enfant passe ses vacances en famille, ils le fascinent depuis toujours. Il s'en rapproche le jour où ses parents emménagent dans une dépendance de leur hôtel parisien. Puis, enfin, il fait leur connaissance, est invité chez eux, devient un familier. La prosaïque réalité se substitue alors aux rêves, sans toutefois gommer totalement leur empreinte. C'est avec un humour allègre que Proust trace les portraits du duc et de la duchesse, dévoile leurs stratégies de séduction et leurs petitesesses, décortique le jeu qu'ils jouent en commun sur la scène mondaine et analyse les sentiments contradictoires qu'ils provoquent dans leur entourage.

Pour faire vivre les Guermantes, l'auteur déploie avec une virtuosité éblouissante la « pure magie » de son humour tendre et incisif.

Les souliers rouges, ou l'apothéose de la frivolité

Ce sont les souliers les plus célèbres de la littérature française... Des souliers emblématiques et hautement symboliques, maléfiqes chaussures du Diable – vertigineuse métaphore qui résume le « péché originel » de l'égoïsme mondain et illustre le génie de Proust pour allier le comique au tragique, et nous mener d'une main légère du rire à la réflexion.

Venu rendre visite au duc et à la duchesse de Guermantes, le Narrateur arrive au moment où ils s'appêtent à partir pour dîner en ville, et y rencontre Charles Swann, vieil ami de la duchesse. Celle-ci annonce à Swann qu'ils vont passer le printemps prochain en Italie et en Sicile, et lui demande de les accompagner, ce que Swann refuse.

*Le long texte d'une vingtaine de pages qui clôt *Le Côté de Guermantes* est une véritable scène de comédie, où s'entremêlent plusieurs thèmes. Je n'en ai retenu ici – après l'indispensable description de la toilette rouge – que la fin, la célèbre scène dite des « souliers rouges ».*

M. de Guermantes rentra, et bientôt sa femme, toute prête, haute et superbe dans une robe de satin rouge dont la jupe était bordée de paillettes. Elle avait dans les cheveux une grande plume d'autruche teinte de pourpre et sur les épaules une écharpe de tulle du même rouge.

[...] À ce moment un valet de pied vint annoncer que la voiture était avancée. « Allons, Oriane, à cheval », dit le duc qui piaffait déjà d'impatience depuis un moment, comme s'il avait été lui-même un des chevaux qui attendaient.

« Hé bien, en un mot la raison qui vous empêchera de venir en Italie ? » questionna la duchesse en se levant pour prendre congé de nous.

« Mais, ma chère amie, c'est que je serai mort depuis plusieurs mois. D'après les médecins, que j'ai consultés, à la fin de l'année le mal que j'ai, et qui peut du reste m'emporter tout de suite, ne me laissera pas en tous les cas plus de trois ou quatre mois à vivre, et encore c'est un grand maximum », répondit Swann en souriant, tandis que le valet de pied ouvrait la porte vitrée du vestibule pour laisser passer la duchesse.

« Qu'est-ce que vous me dites là ? » s'écria la duchesse en s'arrêtant une seconde dans sa marche vers la voiture et en levant ses beaux yeux bleus et mélancoliques, mais pleins d'incertitude. Placée pour la première fois de sa vie entre deux devoirs aussi différents que monter dans sa voiture pour aller dîner en ville, et témoigner de la pitié à un homme qui va mourir, elle ne voyait rien dans le code des convenances qui indiquât la jurisprudence à suivre et, ne sachant auquel donner la préférence, elle crut devoir faire semblant de ne pas croire que la seconde alternative eût à se poser, de façon à obéir à la première qui demandait en ce moment moins d'efforts, et pensa que la meilleure manière de résoudre le conflit était de le nier. « Vous voulez plaisanter ? » dit-elle à Swann.

« Ce serait une plaisanterie d'un goût charmant, répondit ironiquement Swann. Je ne sais pas pourquoi je vous dis cela, je ne vous avais pas parlé de ma maladie jusqu'ici. Mais comme vous me l'avez demandé et que maintenant je peux mourir d'un jour à l'autre... Mais surtout je ne veux pas que vous vous retardiez, vous dînez en ville », ajouta-t-il parce qu'il savait que, pour les autres, leurs propres obligations mondaines priment la mort d'un ami, et qu'il se mettait à leur place, grâce à sa politesse. Mais celle de la duchesse lui permettait aussi d'apercevoir confusément que

le dîner où elle allait devait moins compter pour Swann que sa propre mort. Aussi, tout en continuant son chemin vers la voiture, baissa-t-elle les épaules en disant : « Ne vous occupez pas de ce dîner. Il n'a aucune importance ! » Mais ces mots mirent de mauvaise humeur le duc qui s'écria : « Voyons, Oriane, ne restez pas à bavarder comme cela et à échanger vos jérémiades avec Swann, vous savez bien pourtant que Mme de Saint-Euverte tient à ce qu'on se mette à table à huit heures tapant. Il faut savoir ce que vous voulez, voilà bien cinq minutes que vos chevaux attendent. Je vous demande pardon, Charles, dit-il en se tournant vers Swann, mais il est huit heures moins dix, Oriane est toujours en retard, il nous faut plus de cinq minutes pour aller chez la mère Saint-Euverte. »

Mme de Guermantes s'avança décidément vers la voiture et redit un dernier adieu à Swann. « Vous savez, nous reparlerons de cela, je ne crois pas un mot de ce que vous dites, mais il faut en parler ensemble. On vous aura bêtement effrayé, venez déjeuner, le jour que vous voudrez (pour Mme de Guermantes tout se résolvait toujours en déjeuners), vous me direz votre jour et votre heure », et relevant sa jupe rouge elle posa son pied sur le marchepied. Elle allait entrer en voiture, quand, voyant ce pied, le duc s'écria d'une voix terrible : « Oriane, qu'est-ce que vous alliez faire, malheureuse. Vous avez gardé vos souliers noirs ! Avec une toilette rouge ! Remontez vite mettre vos souliers rouges, ou bien, dit-il au valet de pied, dites tout de suite à la femme de chambre de Mme la duchesse de descendre des souliers rouges.

– Mais, mon ami », répondit doucement la duchesse, gênée de voir que Swann, qui sortait avec moi mais avait voulu laisser passer la voiture devant nous, avait entendu, « puisque nous sommes en retard...

– Mais non, nous avons tout le temps. Il n'est que moins dix, nous ne mettrons pas dix minutes pour aller au parc

Monceau. Et puis enfin, qu'est-ce que vous voulez, il serait huit heures et demie, ils patienteront, vous ne pouvez pourtant pas aller avec une robe rouge et des souliers noirs. D'ailleurs nous ne serons pas les derniers, allez, il y a les Sassenage, vous savez qu'ils n'arrivent jamais avant neuf heures moins vingt. »

La duchesse remonta dans sa chambre.

« Hein, nous dit M. de Guermantes, les pauvres maris, on se moque bien d'eux, mais ils ont du bon tout de même. Sans moi, Oriane allait dîner en souliers noirs.

– Ce n'est pas laid, dit Swann, et j'avais remarqué les souliers noirs, qui ne m'avaient nullement choqué.

– Je ne vous dis pas, répondit le duc, mais c'est plus élégant qu'ils soient de la même couleur que la robe. Et puis, soyez tranquille, elle n'aurait pas été plutôt arrivée qu'elle s'en serait aperçue et c'est moi qui aurais été obligé de venir chercher les souliers. J'aurais dîné à neuf heures. Adieu, mes petits enfants, dit-il en nous repoussant doucement, allez-vous-en avant qu'Oriane ne redescende. Ce n'est pas qu'elle n'aime vous voir tous les deux. Au contraire c'est qu'elle aime trop vous voir. Si elle vous trouve encore là, elle va se remettre à parler, elle est déjà très fatiguée, elle arrivera au dîner morte. Et puis je vous avouerai franchement que moi je meurs de faim. J'ai très mal déjeuné ce matin en descendant de train. Il y avait bien une sacrée sauce béarnaise, mais malgré cela, je ne serai pas fâché du tout, mais du tout, de me mettre à table. Huit heures moins cinq ! Ah ! les femmes ! Elle va nous faire mal à l'estomac à tous les deux. Elle est bien moins solide qu'on ne croit. »

Le duc n'était nullement gêné de parler des malaises de sa femme et des siens à un mourant, car les premiers, l'intéressant davantage, lui apparaissaient plus importants. Aussi fut-ce seulement par bonne éducation et gaillardise, qu'après nous avoir éconduits gentiment, il cria à la cantonade et d'une voix de stentor, de la porte, à Swann qui était déjà dans la cour :

Les Guermantes, virtuoses de la mondanité

« Et puis vous, ne vous laissez pas frapper par ces bêtises des médecins, que diable ! Ce sont des ânes. Vous vous portez comme le Pont-Neuf. Vous nous enterrerez tous ! »

Le Côté de Guermantes



Ensorcelante et insupportable : Oriane, duchesse de Guermantes

Etonnant mélange de naturel et de sophistication, de spontanéité et de calcul, d'irrévérence audacieuse et de snobisme arrogant, de séduction désarmante et de cruelle indifférence : c'est la belle, élégante, désinvolte, ensorcelante et insupportable Oriane – « la froide et méprisante duchesse de Guermantes, avec son esprit vif et son cœur obtus, sa mondanité frénétique et sa sincère conviction que rien ne l'ennuie autant que les mondanités¹ ».



Le « génie de la famille » ou le paradoxe triomphant

Unanimement reconnu et envié, le « génie de la famille », « l'esprit Guermantes » ne craint pas les contradictions : dans la famille Guermantes, prôner la seule suprématie de l'intelligence et l'égalité des hommes aboutit « à épouser un duc richissime »... C'est précisément cet art du paradoxe qui fait le charme d'Oriane et de son salon. Dès sa première rencontre officielle avec la duchesse chez la marquise de Villeparisis, le Narrateur la déchiffre à livre ouvert, s'amusant à y voir « le flux d'une curiosité à l'égard des intellectuels célèbres croiser en route le reflux du snobisme aristocratique ».

1. Edith Wharton, *op. cit.*, p. 132.

ÊTRE OU N'ÊTRE PAS « DE SON MONDE »

D'un air souriant, dédaigneux et vague, tout en faisant la moue avec ses lèvres serrées, de la pointe de son ombrelle comme de l'extrême antenne de sa vie mystérieuse, elle dessinait des ronds sur le tapis, puis, avec cette attention indifférente qui commence par ôter tout point de contact entre ce que l'on considère et soi-même, son regard fixait tour à tour chacun de nous, puis inspectait les canapés et les fauteuils mais en s'adoucissant alors de cette sympathie humaine qu'éveille la présence même insignifiante d'une chose que l'on connaît, d'une chose qui est presque une personne ; ces meubles n'étaient pas comme nous, ils étaient vaguement de son monde, ils étaient liés à la vie de sa tante ; puis du meuble de Beauvais ce regard était ramené à la personne qui y était assise et reprenait alors le même air de perspicacité et d'une désapprobation que le respect de Mme de Guermantes pour sa tante l'eût empêchée d'exprimer, mais enfin qu'elle eût éprouvée si elle eût constaté sur les fauteuils au lieu de notre présence celle d'une tache de graisse ou d'une couche de poussière.

Le Côté de Guermantes

SOCIALISTE... MAIS DUCHESSE !

Les théories de la duchesse de Guermantes, laquelle à vrai dire à force d'être Guermantes devenait dans une certaine mesure quelque chose d'autre et de plus agréable, mettaient tellement au-dessus de tout l'intelligence et étaient en politique si socialistes qu'on se demandait où dans son hôtel se cachait le génie chargé d'assurer le maintien de la vie aristocratique, et qui, toujours invisible, mais évidemment tapi tantôt dans l'antichambre, tantôt dans le salon, tantôt dans le cabinet de toilette, rappelait aux domestiques de cette femme qui ne croyait pas aux titres de lui dire

« Madame la duchesse », à cette personne qui n'aimait que la lecture et n'avait point de respect humain, d'aller dîner chez sa belle-sœur quand sonnaient huit heures et de se décoller pour cela.

Le même génie de la famille présentait à Mme de Guermantes la situation des duchesses, du moins des premières d'entre elles et comme elle multimillionnaires, le sacrifice à d'ennuyeux thés, dîners en ville, raouts, d'heures où elle eût pu lire des choses intéressantes, comme des nécessités désagréables analogues à la pluie, et que Mme de Guermantes acceptait en exerçant sur elles sa verve frondeuse, mais sans aller jusqu'à rechercher les raisons de son acceptation. Ce curieux effet du hasard que le maître d'hôtel de Mme de Guermantes dît toujours : « Madame la duchesse » à cette femme qui ne croyait qu'à l'intelligence, ne paraissait pourtant pas la choquer. Jamais elle n'avait pensé à le prier de lui dire « Madame » tout simplement. En poussant la bonne volonté jusqu'à ses extrêmes limites, on eût pu croire que, distraite, elle entendait seulement « Madame » et que l'appendice verbal qui y était ajouté n'était pas perçu. Seulement, si elle faisait la sourde, elle n'était pas muette. Or, chaque fois qu'elle avait une commission à donner à son mari, elle disait au maître d'hôtel : « Vous appellerez à Monsieur le duc... »

Le Côté de Guermantes

« LA QUALITÉ D'UN SALON A POUR PIERRE ANGULAIRE
LE SACRIFICE »

Sans doute aussi Mme de Guermantes était sincère quand elle élisait une personne à cause de son intelligence. Quand elle disait d'une femme : il paraît qu'elle est « charmante », ou d'un homme qu'il était tout ce qu'il y a de plus intelligent, elle ne croyait pas avoir d'autres raisons de consentir

à les recevoir que ce charme ou cette intelligence, le génie des Guermantes n'intervenant pas à cette dernière minute : plus profond, situé à l'entrée obscure de la région où les Guermantes jugeaient, ce génie vigilant empêchait les Guermantes de trouver l'homme intelligent ou de trouver la femme charmante s'ils n'avaient pas de valeur mondaine, actuelle ou future. L'homme était déclaré savant, mais comme un dictionnaire, ou, au contraire, commun avec un esprit de commis voyageur, la femme jolie avait un genre terrible, ou parlait trop. Quant aux gens qui n'avaient pas de situation, quelle horreur, c'étaient des snobs.

[...] Si le coefficient nécessaire d'intelligence et de charme allait en s'abaissant au fur et à mesure que s'élevait le rang de la personne qui désirait être invitée chez la princesse de Guermantes, jusqu'à approcher de zéro quand il s'agissait des principales têtes couronnées, en revanche plus on descendait au-dessous de ce niveau royal, plus le coefficient s'élevait. Par exemple, chez la princesse de Parme, il y avait une quantité de personnes que l'Altesse recevait parce qu'elle les avait connues enfant, ou parce qu'elles étaient alliées à telle duchesse, ou attachées à la personne de tel souverain, ces personnes fussent-elles laides, d'ailleurs, ennuyeuses ou sottes ; or, pour un Courvoisier la raison « aimé de la princesse de Parme », « sœur de mère avec la duchesse d'Arpajon », « passant tous les ans trois mois chez la reine d'Espagne », aurait suffi à leur faire inviter de telles gens, mais Mme de Guermantes, qui recevait poliment leur salut depuis dix ans chez la princesse de Parme, ne leur avait jamais laissé passer son seuil, estimant qu'il en est d'un salon au sens social du mot comme au sens matériel où il suffit de meubles qu'on ne trouve pas jolis, mais qu'on laisse comme remplissage et preuve de richesse, pour le rendre affreux. Un tel salon ressemble à un ouvrage où on ne sait pas s'abstenir des phrases qui démontrent du savoir, du brillant, de la facilité. Comme un livre, comme une maison,